

## CRÈVECŒUR OU LES AMBIGUÏTÉS

Crèveœur se hâte sur les chemins de Versailles où il se rend à l'invitation du maréchal de Castries tandis que se prépare la signature de la paix entre l'Angleterre et les colonies américaines. Nous sommes au printemps 1783 et il y a bientôt deux ans que cet écrivain franco-américain foule le sol natal après un séjour de vingt-sept années outre-Atlantique. Désireux d'obtenir un rapport sur la géographie et les richesses du Nouveau Monde, de Castries s'adresse à ce Français doté en la matière d'une vaste expérience : assisté par deux secrétaires, Crèveœur s'attelle à la tâche dans l'appartement que la comtesse d'Houdetot lui a prêté à Versailles. Le résultat satisfait à tel point le ministre qu'il confie à Crèveœur le poste de consul de France à New York et c'est avec surprise que ce dernier apprend, le 22 juin 1783, sa nomination à cette place convoitée. Pourtant, cette heureuse nouvelle ne peut l'arracher à la mélancolie profonde que son ami Brissot observe à cette période. Si Crèveœur cultive cette humeur sombre, c'est parce qu'il redoute que le souvenir de ses hésitations au cours de la guerre d'Indépendance ne vienne à ressurgir et ne lui fasse perdre la faveur du ministre. Du moins est-ce l'explication avancée par le futur Girondin qui déclare qu'aux yeux de beaucoup, Crèveœur était un « ennemi de la révolution et de l'indépendance » (Brissot, 411). Mais ce jugement n'est-il pas contestable puisqu'il prétend caractériser de manière univoque une attitude qui frappe au contraire par son ambiguïté ? Qu'en est-il, à vrai dire, du comportement de Crèveœur au cours de la Révolution américaine ?

Né en 1735, Crèveœur sert l'armée française au Canada, la quitte pour des raisons mystérieuses, exerce longtemps le métier d'arpenteur avant d'acquérir, en 1769, une ferme dans la colonie de New York. Occupé de travaux agricoles et littéraires, il y passe avec sa femme et leurs trois enfants une décennie heureuse que la guerre d'Indépendance interrompt sans retour. La neutralité est une option politique périlleuse qui vaut régulièrement à ceux qui l'embrassent d'être traînés aux tribunaux de la postérité après l'avoir été à ceux de leurs contemporains. Crèveœur s'efforce pourtant de suivre ce parti qui lui attire bientôt une hostilité universelle : « *Contra nos qui non pro nobis* » devient la devise de ses contemporains comme il l'observe avec amertume (LL, I, 293). Les partisans de l'Indépendance sont les premiers à l'accuser d'être hostile à leur cause pour ne pas l'adopter avec suffisamment d'enthousiasme. À partir de l'été 1778, c'est au tour des Loyalistes de le soupçonner lorsque la flotte de l'amiral d'Estaing paraît au large des côtes de New York : bientôt la rumeur l'accuse d'espionner pour le compte de La Fayette. En février 1779, Crèveœur décide de partir pour la France afin d'échapper à l'inimitié des deux camps. Dans l'attente d'un navire, il survit à New York en exerçant son métier d'arpenteur mais le 8 juillet 1779, accusé d'espionnage, il est incarcéré par les Anglais. Relâché au bout de trois mois, il ne réussit à s'embarquer pour l'Europe qu'en septembre 1780. C'est au cours d'un bref séjour à Londres qu'il publie les *Letters from an American Farmer*, recueil épistolaire sur les colonies anglaises du Nouveau Monde. Le succès de ces douze missives est tel qu'il les traduit sous le titre *Lettres d'un cultivateur américain* (1784). Cette traduction est en vérité une œuvre à part entière, Crèveœur réécrivant en profondeur les lettres présentes dans la version anglaise et leur ajoutant de nombreux textes inédits. « *Habent sua fata libelli* », « Les livres ont leur destin » : si la version originale fait figure de classique de la littérature américaine, l'œuvre française n'est connue de nos jours que d'une poignée de spécialistes.

Alors que les *Letters from an American Farmer* sont généralement regardées comme un « livre neutre » (Rice, 164), leur réécriture en français développe un discours ouvertement favorable aux Patriotes. Les *Lettres d'un cultivateur américain* ne reculent en

effet devant aucun effort pour convaincre le lecteur que Crève-cœur a toujours soutenu le parti des vainqueurs. Celui-ci n'épargne pas les compliments qui sentent son homme de cour : Louis XVI est ce « généreux Souverain qui [...] nous a aidés à repousser le joug de notre cruelle métropole (LL, I, 390) » tandis que George III est décrit comme « l'instrument de la tyrannie » (LLL, III, 98). Il lui arrive également de donner dans les morceaux de bravoure qui seraient du plus bel effet s'ils étaient portés à l'écran, comme dans cette prise à partie de la perfide Albion : « Le flambeau de tes sauvages ne consummera pas notre énergie, comme ils incendient nos maisons ; notre résistance n'en sera que plus ferme et que plus éclatante ; chaque plantation détruite est une pierre de plus ajoutée à la grande arche de notre liberté et de notre indépendance (LL, I, 291) ». En somme, l'orthodoxie politique de Crève-cœur est maintes fois réaffirmée et l'on est tout disposé à suivre Howard C. Rice (70) lorsqu'il déclare que les *Lettres d'un cultivateur américain* sont un ouvrage où la guerre d'Indépendance est présentée sous un jour très largement favorable aux Américains.

Et pourtant, cette conclusion ne s'impose qu'après une lecture en surplomb d'un texte qui, explicitement parfois, et plus souvent encore de manière indirecte, cherche à rétablir au nom du pacifisme une forme d'équilibre dans la réprobation des Patriotes comme des Loyalistes. Cette remise à niveau des deux partis sur les balances de l'histoire s'observe en particulier dans les « Pensées sur la guerre civile » (LL, I, 285-304). La détestation des crimes perpétrés par les Britanniques y est exprimée à travers le récit de la destruction de Peenpack, un établissement fondé un siècle plus tôt. Cependant, la responsabilité des horreurs de la guerre civile est indirectement imputée à ceux qui ont remis en cause un ordre social préexistant : les instigateurs d'un conflit entre les membres d'une même communauté sont coupables de faire dégénérer le respect dû à la religion et aux lois. Bien sûr, Crève-cœur n'ignore pas que de semblables convulsions politiques ne manquent jamais d'être justifiées au nom d'un noble principe ou d'un bienfait prétendument supérieur, ainsi pose-t-il la question des pertes et des gains engendrés par la guerre :

Voilà pourtant le prix énorme dont nous nous préparons à acheter la liberté des générations futures. Après tout, un si grand bien peut-il coûter trop cher ? Semblable à une vapeur épidémique, la haine contre l'Angleterre s'est emparée de presque tous les cœurs ; la douce perspective d'une agriculture étendue, de projets prospères, d'établissements florissants, de populations nouvelles, a disparu pour faire place aux commotions, aux assemblées, aux fureurs de la guerre, à la soif de la vengeance (LL, I, 287-288).

Les deux mouvements de cette réflexion se contredisent. Si le premier affecte d'approuver le discours patriotique des Américains en justifiant le sang versé au nom de l'intérêt supérieur de la nation, le second ne laisse guère de doutes sur la conviction profonde de Crève-cœur : en décrivant comme une forme de contagion pernicieuse la haine de l'Angleterre et en esquissant le tableau bucolique de colonies florissantes, hélas réduites en cendres au moment où il parle, il laisse entendre que les Patriotes sont coupables d'avoir renversé un édifice social harmonieux au nom de principes qui ne sauraient légitimer les horreurs insoutenables d'une guerre civile. Après avoir rejeté sur les rebelles la responsabilité du conflit, Crève-cœur se fait plus ouvertement critique lorsqu'il décrit les crimes dont, à l'égal des Britanniques, ils se sont également rendus coupables. La dernière partie des « Pensées sur la guerre civile » est consacrée aux malheurs de Joseph Wilson : d'inclination loyaliste, ce paisible cultivateur est accusé d'avoir favorisé les opérations de l'armée anglaise. Un détachement de la milice américaine le torture pour lui faire avouer sa trahison : suspendu à « une corde attachée à ses deux pouces et à ses orteils (LL, I, 293) », Wilson continue à protester de son innocence. Il est bientôt pendu et alors que les soubresauts de ses membres annoncent

qu'il ne lui reste qu'un moment à vivre, touché de compassion, un membre de la milice obtient qu'il soit détaché. Emporté chez ses juges, Wilson ne tarde pas à retrouver sa famille après l'absolution définitive des crimes que les miliciens lui avaient reprochés sur un témoignage équivoque. Alors qu'il pourrait conclure cette anecdote par un compliment à la gloire des Patriotes – ces derniers, après tout, ont su faire preuve de commisération et se retenir sur la pente de la violence – Crèveœur ne les laisse pas s'en tirer à si bon compte et décide d'ériger Wilson en symbole des injustices perpétrées au cours de ce conflit fratricide : « Il vit, et est devenu un monument animé de ce que produit quelquefois la fureur des guerres civiles... Hélas ! Combien de scènes aussi touchantes ne pourrais-je pas décrire *parmi les deux partis*, si je ne craignais de fatiguer votre âme (LL, I, 304) ». Ainsi Crèveœur se préoccupe-t-il d'une forme d'équité dans la représentation de la guerre, refusant de passer sous silence la soif de vengeance des Patriotes et prenant le parti des victimes au nom de la compassion et de l'humanité. Envers et contre tout, et de manière implicite lorsque ses responsabilités en qualité de consul de France ne lui permettent plus de s'affirmer ouvertement comme tel, ce n'est ni un Patriote ni un Loyaliste que se veut Crèveœur mais bien un « philanthropiste » (LL, I, 312). Le refus de la guerre est en définitive de toutes ses convictions la mieux ancrée.

Pourquoi importe-t-il de souligner les ambiguïtés du discours politique des *Lettres d'un cultivateur américain* ? Parce que la mise en évidence de ces dernières permet de contester les principes au nom desquels le sort de cet ouvrage important et méconnu est d'ordinaire expédié. La mise au ban des écrits français de Crèveœur repose d'ordinaire sur deux arguments contradictoires : tantôt accusés de ne donner à lire qu'une représentation idyllique du Nouveau Monde, ils sont parfois réduits à un catalogue de faits historiques dépourvus de valeur littéraire. En lissant les aspérités de l'œuvre, en méconnaissant la complexité de sa structure en expansion, le risque de ces deux interprétations consiste à réduire les *Lettres d'un cultivateur américain* à un document témoignant de façon anecdotique de la sensibilité des hommes de la fin des Lumières, que l'on s'abstiendra tantôt de lire parce qu'il est « trop littéraire » (c'est-à-dire : trop largement influencé par un rousseauisme banal pour proposer autre chose qu'une image conventionnelle de l'Amérique) ou « trop historique » (à savoir, une somme d'informations sur les colonies anglaises puis la jeune République, accumulées sans art dans un récit informe). Au contraire, si le coefficient de littérarité d'un ouvrage consiste dans la possibilité d'interprétations à la fois cohérentes et contradictoires, dans la coexistence de discours qui s'affrontent sans qu'il soit possible de fixer de manière définitive la « vérité » du texte, alors les ambiguïtés constitutives des *Lettres* justifient qu'elles soient lues comme une œuvre d'art véritable. Il est temps, sans doute, que l'on redécouvre Crèveœur dans son pays natal.

Benjamin Hoffmann  
The Ohio State University

Ouvrages cités :

- Crèveœur, Michel Saint-John de, *Letters from an American Farmer and Other Essays* [1782], éd. Denis D. Moore, Cambridge, Harvard University Press, 2013. (L)
- ———. *Lettres d'un cultivateur américain*, Paris, Cuchet, 1784, 2 vol. (LL) ; 1787, 3 vol. (LLL)
- Brissot, Jacques-Pierre, *Mémoires sur ses contemporains et la Révolution française*, Paris, Ladvocat, t. 2, 1820.
- Rice, Howard C., *Le Cultivateur américain*, Paris, Honoré Champion, 1933.